

Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

Band: 7 (1766)

Heft: 2

Artikel: Extraits de plusieurs pieces qui ont concouru au prix indiqué pour l'année 1763 par ordre de la Société oeconomique de Berne sur cette question : quelle est la meilleure méthode pour l'éducation des habitants de la campagne, relativement à l'agriculture

Autor: B.T.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-382642>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

I.

EXTRAITS
DE PLUSIEURS PIECES

Qui ont concouru au prix indiqué pour
l'année 1763.

Par ordre de la Société économique de BERNE

SUR CETTE QUESTION,

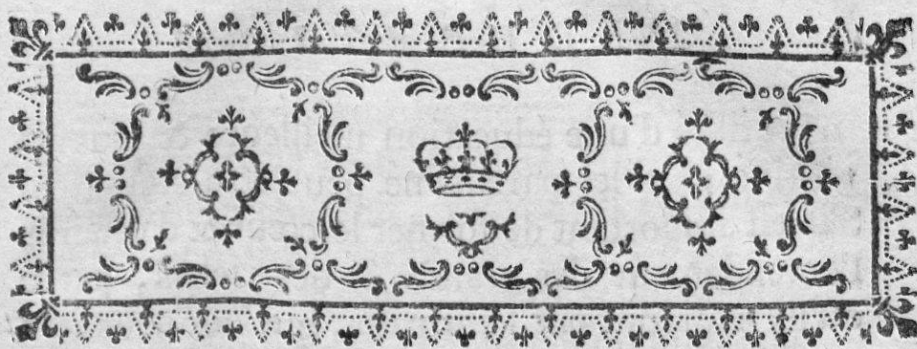
*Quelle est la meilleure méthode pour l'éduca-
tion des habitans de la campagne, rela-
tivement à l'agriculture.*

Rédigés par B. T.

CATALOGUE

Des pieces dont on a fait usage, dans le même ordre qu'elles sont parvenues à la Société.

- 1°. Exempla docent. *En langue Allemande.*
- 2°. Beaucoup d'exemples
& peu de préceptes. *En François.*
- 3°. Le Roi doit favoriser
l'agriculture. *En Allemand.*
- 4°. Da facilem cursum at-
que audacibus annue
coeptis, Ignarosque viæ
mecum miseratus agre-
tes ingredi & votis
jam nunc assuesce vo-
cari. *En François.*
- 5°. De meliori semper cu-
randum. *En François.*
- 6°. In rebus arduis audere
fat est. *En François.*
- 7°. Salus publica, mea salus. *En Allemand.*
- 8°. Æque neglectum pue-
ris, senibusque nocebit. *En Allemand.*



EXTRAITS

SUR LA

QUESTION,

Quelle est la meilleure méthode pour l'éducation du paysan relativement à l'agriculture.

J'ai été requis de faire les extraits de quelques pièces, qui ont traité cette importante question, sans avoir remporté le prix.

Pour suivre quelque ordre, il ne me sera guères possible de ne pas répéter plusieurs articles qui ont déjà paru dans les pièces couronnées, je ferai tous mes efforts pour être court, en ne rapportant que ce que je trouverai de neuf dans les pièces que j'ai sous les yeux; & je ne m'étendrai que sur les articles qui m'en imposeront une nécessité indispensable.

Les chiffres des renvois, indiqueront les pièces dont chaque article est tiré.

L'utilité d'une éducation meilleure & plus attentive chez les païsans ne peut être contestée. S'il est important de former le cœur & d'éclairer l'entendement des grands & des riches, parce qu'ils pourront par l'autorité, qui leur peut être confiée devenir les auteurs & les instruments de la félicité publique : il ne l'est pas moins que la classe inférieure, beaucoup plus nombreuse, soit instruite à se servir des moyens que Dieu & la nature ont mis à leur portée d'augmenter leur propre félicité.

Quelque simple que nous supposions l'éducation d'un païsan parmi nous, elle diffère moins de celle du bourgeois, civilisé d'une ville Capitale, que ne diffère celle d'un individu d'une nation sauvage, de celle d'un habitant de la campagne dans un Etat policé.

Vû l'état actuel des campagnes, il faut convenir de deux principes fondamentaux.

1°. De la nécessité d'une éducation pour l'habitant de la campagne.

2°. De la capacité de cet habitant à recevoir cette éducation. (a)

Peut-être pourroit-on douter, qu'une instruction sur l'agriculture & une amélioration de l'éducation des peuples, dans ce but, soit absolument nécessaire, & puisse produire beaucoup de fruits.

Les agriculteurs les plus sensés dit-on (& le nombre n'en est pas petit) auront scû s'instruire des inventions & des découvertes de leurs an-

(a) N°. 8.

cêtres, depuis le tems immémorial que l'agriculture est connue dans le pais, si les exemples ne les ont pas instruit, vainement on tentera de l'effectuer par un autre moyen. (b)

Quiconque passera quelques années de sa vie à la campagne, se convaincra aisément, qu'une pratique heureuse de l'agriculture exige plusieurs connoissances, & qu'au contraire une multitude d'erreurs & de préjugés, qui pourroient être détruits par une bonne instruction, rendent l'état du paisan infiniment plus pénible, & diminuent le salaire dû à ses peines.

Qu'on me permette, pour prouver la vérité du premier principe de jeter un coup d'œil en passant sur l'agriculture.

Les objets des travaux d'un cultivateur sont très nombreux; la culture des prés, des champs, des vignobles, des bois & forêts, des pâturages; l'art d'élever, nourrir & engraisser le bétail, la connoissance des diverses espèces de grains, des arbres fruitiers, des herbages, herbes & plantes potagères, arbres & arbrustes utiles, & des arbres sauvages, exigent une attention multipliée, & une science assez étendue; la quelle est encore rendue plus difficile par la différence des climats & l'inégalité de la nature des terres. (c)

Pour sentir l'importance de l'art de l'agriculteur, & en pouvoir juger avec plus de connoissance, qu'on fasse une comparaison entre l'état d'un pais inculte & agreste, & celui d'une cam-

(b) N°. 1. (c) N°. 3. 7.

pagne florissante & cultivée. Qu'on compare les vastes campagnes du Canada, qui sont le séjour des nations sauvages & errantes, & celles qui ont été cultivées par les industrieux Européens.

Il falloit beaucoup d'expérience, de soins, & de science, pour convertir les marais, les bois, & les plaines sablonneuses de l'antique Germanie, dans les principautés florissantes dont l'Empire Allemand est composé. (d)

L'histoire nous offre une multitude d'exemples de pais entiers, qui sans avoir souffert des ravages ou destructions considérables, sont retombés dans un état languissant & infertile, par la seule négligence, & le mépris de l'agriculture; sans contredit on trouvera la source de cet état malheureux dans les révolutions politiques d'un tel peuple.

L'Égypte, la Palestine, & la Grèce, nous fournissent des exemples antiques & éloignés; l'Europe nous en offre de plus récents, dans une partie de l'Italie, & dans l'Espagne entière. La France reconnoît le péril qu'elle a couru de donner au monde un nouvel exemple (e) de décadence.

Qu'on ne conclue pas trop légèrement que l'agriculture d'un pais dont le gouvernement est doux, & qui jouit d'une heureuse paix, ne puisse, au bout de quelques siècles, être encore susceptible de beaucoup d'améliorations.

Où est le gouvernement qui puisse se flatter
(d) N°. 3. (e) N°. 8.

d'avoir détruit tous les obstacles, épuisé tous les moyens, pour faire fleurir l'industrie nationale. Tant de choses ont échappé jusques ici à notre attention, qui découvertes un jour par quelque génie plus heureux ou plus appliqué, amélioreront la condition du cultivateur. Le laps du tems introduit insensiblement des défauts contre les quels il faut combattre sans cesse, de crainte qu'ils ne détruisent à la fin notre félicité.

L'exemple de quelques nations qui dans ces derniers tems, ont porté leur agriculture à un point de perfection beaucoup plus grand, quoiqu'elle fût déjà à proportion de notre climat au leur, pour le moins aussi florissante que la nôtre l'est actuellement, cet exemple doit nous convaincre que nous pourrons aisément perfectionner aussi notre culture.

Le Souverain qui désire l'accroissement de la population, & de la félicité du peuple (quel berger peut ne pas souhaiter, l'augmentation & le bien être de son troupeau) ne doit jamais se flatter d'avoir atteint parfaitement son but : notre pais renferme beaucoup d'obstacles physiques, contre les quels le cultivateur combat avec des armes inégales faute de lumière & de science, il sacrifie souvent & vainement ses plus grands efforts sans pouvoir les surmonter. Les principaux de ces obstacles sont les torrents, les marais, la trop grande étendue des bois & forêts, encore mal administrés (g)

Il n'a pas moins besoin de science d'une meilleure
(g) N^o. 3.

leure éducation & d'instruction pour détruire les obstacles moraux qui naissent des préjugés, des coutumes, & de la superstition. Les fausses idées que nous nous formons de nos propres avantages, & l'attachement opiniâtre à certaines franchises abusives ou mal entendues ne se laissent vaincre que difficilement.

I.

L'éducation des hommes a pour premier objet le développement des membres, & l'acquisition des forces; nous rechercherons ensuite comment on peut former le cœur, éclairer l'entendement, & exciter l'industrie.

Dans le sens le plus précis la première éducation physique des hommes, commence à leur naissance. L'accouchement est sans contredit, beaucoup plus aisé pour le sexe laborieux qui habite les campagnes, que pour les citoyennes, dont pour ainsi dire, la figure & le tempérament sont factices. Cependant la pauvreté & l'imprudence rendent parmi les premières les accidents aussi fréquents, & leur causent autant de mal, que la délicatesse & peut-être un sang plus corrompû, peuvent le faire chez celles qui habitent les villes. (i)

Les ordonnances pour apporter des secours aux accouchements font une partie essentielle de la police qui prend soin de la santé du peuple; mais on ne peut espérer de voir nos desirs rem-

(i) N°. 8.

plis à cet égard, tant que les sages femmes, même dans les villes, exerceront leur profession au hazard sans avoir été ni instruites, ni examinées, sans avoir donné aucune preuve de leur science, en se fondant uniquement sur quelques légères expériences dans leur métier. (*k*)

Une bonne école pour l'instruction des sages femmes, est de la première nécessité pour l'éducation des païsans; le cri de l'humanité l'exige, & les témoignages réunis de ceux qui habitent les campagnes nous apprennent, combien de mères faute de secours, périssent dans l'enfante-ment, ou dans ses suites, & combien plus encore il s'en trouve qui ont le malheur de conserver le reste de leur triste vie, une santé débile & dérangée, ou sont rendues inhabiles d'enfanter dans la suite. La négligence sur cet objet qu'on remarque dans la plupart des païs, est inexcusable autant qu' incompréhensible. (*l*)

La pièce françoise qui à été couronnée traite de ce que les meres ont à observer durant leur grossesse & leurs couches, l'amour maternel a introduit chez les citoyennes riches & délicates un abus très nuisible à la population des campagnes, partie par un vice du tempérament, partie par luxe, & par mollesse, elles se croient ou se rendent incapables de nourrir leurs enfants, & achètent pour eux un lait étranger. La cupidité & la nécessité séduites privent bien des enfants de leur nourriture maternelle, pour que les meres puissent vendre leur lait à des adop-

tifs, & y substituant une nourriture artificielle ; souvent insuffisante les rendent ainsi dans le commencement de leur carrière les victimes de la fortune & de l'affujettissement.

Si on ajoute à cette perte le nombre des enfans des riches qui meurent de maladie, on trouvera que la population générale ne reçoit guères d'accroissement par les naissances dont on se félicite dans les maisons des riches.

Sans doute l'amour maternel cherchera des deux côtés à excuser cet arrangement : mais du moins feroit-il digne d'un gouvernement qui s'intéresse au sort des orphelins, de prendre les précautions nécessaires, pour que le prix de la renonciation à l'amour maternel tournât au profit & à l'avantage de ces pauvres enfans, négligés trop souvent & abandonnés dans la première & la plus importante période de leur vie. (m)

Qu'on permette à l'humanité de placer ici un mot en faveur de ces créatures infortunées, qui naissant dans l'obscurité, & sont par la terreur des loix qui les excluent de la société reniées avant leur naissance même. La douceur de quelques nations policées en fournissant un asile à ces innocentes victimes de l'incontinence des hommes, a mieux pourvû à leur conservation, que la sévérité de nos loix, qui effarouche l'orgueil & le pousse souvent à la cruauté. Combien de ces enfans infortunés pourroient être conservés à l'agriculture ; la nature

(m) N^o. 2. 8.

ne les prive point à l'instar des loix civiles de l'habileté de devenir utiles à la société. (n)

Il est aisé de faire le dénombrement des soins & des obligations imposées aux parents par rapport au vêtement, à la nourriture, & au logement de leurs enfans : mais il est difficile de déterminer jusqu'à quel point la police doit s'occuper de l'observation de ces devoirs, & si c'est avec l'espoir de quelque utilité que la législation peut y intervenir (sans doute il faut plutôt chercher à exciter le sentiment de l'amour paternel dont ces importants points de l'éducation dépendent, qu'à les prescrire par des ordonnances ; mais lorsque des parents négligens laissent souffrir leurs enfans pour se livrer à la fainéantise & à la crapule ; pourquoi ne pourroit-on pas les forcer à attribuer une partie de leurs salaires, au plus important de leur devoir. Les enfans pressés par la faim dévorent avec avidité & en abondance tout ce qui s'offre à leur voracité, principalement les fruits malmûrs ; excès qui ont les suites les plus pernicieuses pour leur santé, & leur constitution.

La négligence dans l'habillement n'est pas un objet aussi important, si les enfans ont reçu un tempérament vigoureux, elle peut même être utile en plusieurs cas, pour les endurcir au travail ; cependant dans des constitutions plus débiles, elle pourroit devenir la source de bien des maux.

Un règlement général sur la construction des
(n) N°. 8.

logements souffriroit bien des difficultés; cependant de petites chambres étouffées, basses & humides, où souvent s'établissent des ménages entiers, causent bien des maladies, & contribuent à entretenir & répandre les épidémies, comme l'expérience récente l'a fait voir dans plusieurs quartiers de notre pays.

Nè pourroit-on pas astreindre ceux qui reçoivent gratuitement des bois, des forêts, du prince ou des communautés, à observer une certaine uniformité, & un meilleur arrangement dans leurs édifices. (o)

Il seroit à souhaiter que les jeunes ecclésiastiques destinés à desservir les cures à la campagne, s'appliquassent à acquérir quelques connoissances dans la médecine, par ce moyen ils pourroient engager le peuple, à prendre plus de soin de leur santé. D'abord le Souverain leur fourniroit lors qu'ils prendroient la première fois possession d'une cure, une petite provision des remèdes les plus simples; dans la suite on leur fourniroit gratuitement les remèdes pour les plus nécessaires.

On sçait que les païsans sont plus allarmés d'une maladie ou d'un accident de leurs bestiaux, que de ceux qui arrivent à leurs enfants, ou à leurs domestiques; soit que la diversité des maladies des hommes, dans l'incertitude des symptômes leur laisse plus d'espérance pour leur guérison, soit aussi, parce que la perte des hommes n'est pas évaluée si exactement. En

(o) N°. 8.

attendant les maux deviennent souvent incurables, uniquement parce qu'on a cherché trop tard à y apporter des remèdes, & c'est sur-tout les enfans qui sont les victimes de cette négligence. Le peuple est souvent excusable, s'il a recours aux médecins des bestiaux, aux charlatans, & aux maiges qu'il trouve sous sa main, & à moins de frais. Il seroit nécessaire d'entretenir aux frais du public, dans chaque district un médecin & un chirurgien expérimentés, qui vivroient familièrement parmi le peuple, & le traiteroient à un prix raisonnable dans ses maladies. (p)

Quoi qu'on assure que généralement dans notre pais la petite vérole est bénigne, il est à regretter qu'on fasse si peu d'attention à l'utile & excellent usage de l'inoculation, & qu'on ne pense pas, par quelque fondation charitable de la mettre plus à portée des paisans. Mais comment pourroit-on exiger du peuple la confiance nécessaire en cette pratique utile, quand on voit des gens de considération, dont l'éducation a perfectionné la raison & le jugement gémir dans l'attente continuelle de cette peste toujours présente quelque part & retenus par des considérations vagues, s'exposer à tous les accidens & aux maux qui sont souvent les suites de cette maladie, plutôt que d'employer un préservatif qui diminue si fort la probabilité des risques (q)

(p) N°. 8.

(q) Dans l'Hôpital de Londres destiné pour traiter

Nous ne pouvons connoître exactement les ravages que la petite vérole, ou d'autres maladies épidémiques peuvent faire parmi les habitans de la campagne: à peine les régistres mortuaires accusent-ils le nombre des morts, sans donner aucune indication des diverses maladies. Cette ignorance vraisemblablement nous rend moins attentifs sur la conservation de la santé du peuple à la campagne. Il seroit nécessaire que les fossoyeurs fussent assermentés, & qu'il leur fût défendu d'ensevelir qui que ce fût, avant de l'avoir indiqué au Ministre du lieu, qui s'informerait du médecin ou des parents, amis, & domestiques du défunt, du genre de sa dernière maladie, & l'inférerait

la petite vérole, il est entré dès le 26. Septembre 1746.	
au 24 Mars 1763. malades de la petite vérole naturelle	6456. Enfans.
Des quels sont morts,	1634. -
De la petite vérole inoculée,	3434. -
Morts	10 -

L'auteur du N^o. 8. ajoute à cette remarque ce qui suit. Je fais par ma propre expérience, combien un pere qui convaincu de la grande utilité de l'inoculation par l'examen de ses probabilités, se prépare de reproches, lorsque pour attendre des circonstances plus favorables, il se laisse surprendre par cette maladie, & que l'issue par ses tristes suites, confirme sa première conviction. La négligence de bien des parents qui par indolence, ou par préjugé dédaignent de se former une juste idée d'une question aussi importante, me paroît aussi surprenante qu'excusable.

l'inféreroit dans les registres mortuaires. Des listes exactes des morts de chaque paroisse, devroient être remises aux seigneurs Baillifs, qui les envoyeroient au conseil de santé. (r) Ainsi l'on parviendrait à s'instruire exactement de l'état du peuple relativement à cet objet.

Je ne trouve rien à ajouter aux préceptes proposés aux parens, pour la conservation de la santé, & des forces de leurs enfans, par la nourriture, l'habillement, un exercice convenable, & un travail modéré, dans les pièces qui ont été couronnées; celles que j'ai devant moi, ne renfermant rien de neuf sur ce sujet. (s)

On soupçonne généralement que les hommes d'aujourd'hui sont considérablement déchûs en force & en vigueur, comparativement aux anciens. Qu'est-ce, nous dit-on, que l'Allemand, le François, l'Italien de nos jours, en comparaison, des Gaulois, des Germains & des Romains? On présume que la négligence de la gymnastique, depuis l'invention des armes à feu, le luxe, & la mollesse, qui dans ces tems plus paisibles, se sont introduits à la suite des richesses, sont les causes de ce déchet.

Mais d'où vient que nos ancêtres invincibles dans un genre de combat, où la victoire

(r) N°. 8.

(s) Rem. Il ne s'en trouve que deux qui traitent cette matière N°. 2. & 4.

II. P. 1766.

B

toire dépendoit autant de la force du corps, que de la grandeur du courage, étoient cependant beaucoup plus petits, & plus courts dans leur taille, que ne le sont aujourd'hui les païsans, pour peu qu'ils soient à leur aise ? (t)

Un génie tel que celui d'un Frédéric, ou d'un Maréchal de Saxe, trouveroit aisément un exercice, & une tactique, plus convenable aux Suisses pour la défense de leur patrie, que ne peut l'être une imitation imparfaite des troupes réglées. (u)

Il ne paroît pas que nos païsans aient beaucoup dégénéré ; mais il ne faut pas en conclure, qu'on puisse abandonner l'éducation physique de leurs enfants au hasard. Les hommes bien faits & robustes ne se trouvent guères parmi nous que dans la classe de ceux qui trouvent dans un travail modéré, l'abondance du nécessaire ; mais parmi la classe beaucoup plus nombreuse de ceux qui sont obligés de gagner leur vie à la journée, combien d'enfans ne périssent pas de misère, ou d'un travail prématuré, & trop rude ?

(t) *Rem.* Cette observation se fonde, sur ce qu'à l'occasion d'une fête militaire, on voulut se servir des cuirasses qu'on garde encore dans les arsenaux, elles se trouverent si courtes que très peu purent être employées dans l'état où elles étoient.

(u) N°. 8.

La négligence dans l'éducation, est aussi beaucoup plus considérable dans un lieu, que dans un autre; elle est plus générale dans le pais de Vaud, que dans le pais Allemand, & plus grande dans le pais de vignobles qu'ailleurs, par ce que le bas prix du vin, rend les paisans débauchés. Dans les hautes Alpes ou à côté du foin du bétail, il n'y a que très peu de culture, le paisan s'accoutume dès son bas âge à la paresse, & à l'indolence, par défaut d'occupation. (u)

Les aumônes distribuées aux enfans, produisent rarement un bon effet. Je trouve à cet égard des considérations bien importantes dans les pièces que j'ai sous les yeux, & qui démontrent que les principes suivis dans la distribution des dons charitables, sont pour la plupart erronés & nuisibles, mais je m'écarterois trop de mon but, si je voulois les rapporter. (w)

Des directions judicieuses aux travaux de l'agriculture aideront beaucoup la jeunesse pour lui procurer des forces & de la santé. Ne pourroit-on pas aussi faire servir leurs plaisirs & leurs amusemens à ce but si au lieu de la joie tumultueuse des tavernes, on l'accoutumoit de bonne heure à des divertissemens mieux réglés.

Il seroit à souhaiter que des tableaux tels

B 2

(u) N°. 2. 4.

(w) N°. 8.

que ceux que le chantre des Alpes (x) nous peint de leurs habitants pussent être multipliés. *Quand les tièdes zéphirs font sentir leur douce haleine, tout un village se rassemble à l'ombre d'un chêne antique.*

En Angleterre les villages les plus considérables ont de certaines places (Bowlinguens) destinées au jeu de la boule. Serait-ce un terrain mal employé, quand quelque coin de pâturage feroit réservé à exercer la jeunesse en présence des anciens du village, à des jeux d'adresse, au jeu de boule, à la course, à la lutte, & à d'autres exercices du corps. (y)

II.

En examinant les règles qu'il faut observer dans l'éducation morale du païsan, nous ferons moins attention à celles qui conviennent à tous les états, qu'à celles qui ont une influence directe sur l'œconomie rurale.

L'amour du travail fait le fondement des vertus du païsan. C'est ce sentiment seul qui adoucit l'état du cultivateur, & lui donne du gout pour sa vocation. Les parens trouveront beaucoup de facilité dans la pente naturelle que tous les enfans ont à l'imitation : il se plaisent d'ailleurs à exercer leurs muscles & leurs talens, dès que l'âge développant leurs for-

(x) *Haller* dans son poème des Alpes.

(y) N°. 8.

ces , les invite à en faire usage ; mais il est absolument nécessaire de les éclairer dans leurs occupations par de bons exemples.

Plusieurs ouvrages de la campagne sont à la portée des plus jeunes enfants. Nous proposerons dans la suite quelques encouragements ; mais il faut bien se garder de les rebuter en trop exigeant d'eux ; il faut plutôt leur faire trouver du plaisir dans les objets aux quels on souhaite de les attacher. Ils pourront être occupés à épierrer les champs, & à en arracher les mauvaises herbes, en attendant que leurs forces leur permettent de seconder leurs parents dans des ouvrages plus importants. Une attention indispensable c'est de ne mettre entre les mains des enfants, que des instrumens proportionnés à leurs forces. (2)

Le célèbre Klyogg a principalement fait connoître sa profonde connoissance des ressorts du cœur humain, & de la manière de les mettre en jeu, lorsque pour inspirer à ses enfants une grande estime pour le travail, il les tenoit exclus de la société domestique, jusqu'à-ce qu'ils eussent acquis assez de forces & témoigné l'envie de prendre part aux travaux de leur parens, & de les soulager. Il les faisoit seoir à terre, tant qu'ils étoient faibles & incapables de travail, & ne les laissoit s'asseoir à table, que lorsqu'ils partageoient les travaux de la famille. (22)

B 3

(2) N°. 2. 3. 6.

(22) V. le païsan philosophe dans la première par-

Le mépris pour la mendicité ne fauroit être trop tôt inculqué à la jeunesse. Il y faudroit faire plus d'attention dans le partage des aumônes, & des charités. Les défenses de mendier sur les chemins sont mal exécutées, & en partie rendues inutiles, par la libéralité mal entendue de quelques voyageurs, à la grande incommodité de beaucoup d'autres. (b)

Pour habituer de bonne heure les enfants au travail, il est très à propos de leur apprendre de petits ouvrages qui leur donnent de l'occupation quand le mauvais tems les retient à la maison; mais il faut que ces ouvrages aient rapport à l'agriculture, il n'est pas bon de les employer à des occupations sédentaires, qui pourroient nuire à leur santé, & les détourner dans la suite des travaux plus pénibles de la culture.

On occupera les plus jeunes, à tresser la paille, & à tricoter. Les plus grands pourront travailler à quelques parties de charronage, de menuiserie, ou du tour, ils apprendront ainsi bien de petits ouvrages, qui leur seront utiles dans la suite.

Quelques parens impatiens n'ont pas assez de confiance dans l'adresse de leurs enfants, & leur dérobent l'occasion de faire connoître

tie des mémoires de la société physique de Zurich.

(b) N°. 3. 4. 6.

leur génie, en les prévenant trop souvent, & mal à propos, pour leur aider à exécuter leurs petites entreprises. Il les faut laisser vaincre par eux-mêmes les obstacles qu'ils rencontrent. Il seroit fort utile qu'on établît dans les villes des magasins publics de machines, d'outils & de modèles & que l'accès en fût ouvert tous les jours de marché à un chacun, pour pouvoir les voir & les imiter pour son usage. Ce seroit fournir les occasions au génie de se développer. Souvent les moyens d'exciter l'émulation, nous parlerons de cette matière encore dans la suite, sont aussi simples que leurs effets sont grands. (a)

Une qualité absolument nécessaire pour un cultivateur, c'est une très grande précision, dans ses travaux; sans cette condition, souvent les meilleurs projets réussissent mal, ou ne produisent que la moitié de leur effet. Combien ne faut-il pas d'exactitude & d'intelligence pour la direction, & l'emplacement des fossés, pour la construction & le talus des digues, la plantation des arbres & des haies vives, & pour cent autres ouvrages qui reviennent journellement & dans lesquels la durée & l'utilité dépendent de la justesse dans l'exécution? Il importe que la main de l'ouvrier soit conduite par un coup d'œil sûr & inspirée par le desir de réhausser le prix de

B 4

(a) N°. 2.

l'ouvrage, en lui donnant une apparence régulière & agréable? (b)

Au premier coup d'œil jetté rapidement par un voyageur instruit, il distinguera les possessions d'un maître exact de celles d'un propriétaire négligent. La négligence dans les soins pour panser le bétail, & dans la culture de la terre, est reprochée aux habitans de quelques districts du pais de Vaud, & dénote combien l'agriculture y est imparfaite.

En général le païsan allemand, plus industriel, plus exact & plus soigneux, se pique d'une plus grande propreté dans l'intérieur de sa maison & aux environs de sa demeure que celui du pais de vaud. (c)

En cela l'exemple des personnes aisées est très utile. C'est le vrai moyen d'accoutumer l'œil du jeune cultivateur à l'ordre & à la propreté, & de le convaincre qu'il est plus avantageux de s'acquitter bien & avec exactitude d'une moindre quantité d'ouvrage, que d'en exécuter beaucoup avec négligence & imparfaitement. (d)

A la vérité ceci paroît dépendre plus de la raison & du jugement que du cœur même; & c'est des moyens de former celui-ci que nous nous sommes proposés de parler. Mais l'amour de l'ordre a une très grande influence sur toutes les parties de la morale même. La fidélité dans l'exé-

(b) ibidem.

(c) N^o. 8.

(d) N^o. 2.

cution des ouvrages prescrit le rigide accomplissement des promesses, l'observation des tems & des lieux, la sobriété & la plupart des vertus sociales en dépendent. (e)

On trouvera peu de difficultés à inculquer la profonde horreur du mensonge, & de la fourberie, à un caractère accoutumé à l'ordre, (f) & de le préserver de l'attrait des plaisirs sensuels, dont l'abus précoce expose non-seulement le corps à des maladies aussi dangereuses qu'inévitables, mais prépare à l'ame les plus cuisants remords, par la prévoyance des terribles suites de ces excès sur ses descendans.

Le vice de l'ivrognerie est celui qui a la plus grande vogue parmi nos païsans. Parmi les grands & les riches, & en général parmi les bourgeois des villes, cette passion favorite des anciens Germains a fait place à des défauts plus agréables, mais parmi le peuple, il en est peu qui ne se rendent coupables de ces excès si ruineux pour leur économie, & si contraires aux progrès de l'agriculture. Nous n'osons espérer un changement à cet égard, tandis que la plupart des droits de taverne, & de cabaret dépendront du seigneurial, que nos maisons bourgeoises feront pour ainsi dire

(e) Platon, en parlant des ames vicieuses, dit, qu'elles n'ont point de musique.

(f) N°. 6.

changées en tavernes & que le commerce même, en détail de cette denrée sera le seul par lequel un patricien ne se croit pas déshonoré.

Les meilleurs préservatifs contre les progrès de ce vice, sont sans doute ceux qui diminuent les occasions de s'y livrer.

Si l'on permettoit aux communautés de racheter ces sortes de droits pour les abolir, on pourroit se flatter de voir éteindre peu à peu par la propre conviction des peuples, ces écoles de débauche & d'oïveté. Dans ce cas il ne faudroit point permettre de nouveaux droits de taverne sans le consentement général de ces mêmes communautés. (b)

Dans tous les cas, la noire malice ou l'infame cupidité de ceux qui se font un jeu, ou un revenu de la séduction de la jeunesse, doit être punie avec une extrême rigueur. D'une autre part, on ne profite pas assez d'un moyen très puissant pour inculquer les bonnes mœurs. Ce moyen consiste dans les loüanges, dans les distinctions & dans les primes. Pourquoi ces sortes d'encouragemens, sont-ils uniquement la récompense de la mémoire facile d'un écolier; talent si équivoque & si peu utile aux paisans? & pourquoi n'offrent-

(b) N°. 8.

Rem. L'auteur connoît un village qui en acquérant le cabaret, & en l'abolissant, s'est préservé de sa ruine prochaine.

t'on aucun prix aux vertus naissantes, & même à la force, à l'agilité & à l'adresse.

Cette fille qui soulage avec joie la pénible indigence de ses parents, & se charge de toutes les soins du ménage, & même de celui d'élever ses jeunes freres; ce garçon sage & laborieux, qui sert de conducteur à son pauvre pere aveugle, & fait la consolation d'une mere affligée, ne méritent-ils point quelque place distinguée, pour y jouir du respect & de l'estime de leurs concitoyens? Toutes les actions qui prouvent un cœur sensible, un penchant officieux, la fermeté dans l'adversité, ne devroient point rester dans l'oubli, en demeurant sans récompense. (1)

Il fera d'autant plus facile d'exciter la pitié pour les nécessiteux, l'hospitalité, la promptitude à secourir, chez la jeunesse de la campagne que ces vertus sociales sont souvent plus estimées, & mieux exercées dans les vil-

(1) N°. 8.

Rem. Nous avons des prix pour la diligence, *præmia diligentia* : qu'entendons-nous par ce mot? qu'une fille de douze ans, qu'un grand lourdaud de garçon recite un morceau de quelque instruction théologique, ou quelques versets d'un psaume sans choix, sans la moindre intelligence, & répète sa leçon comme un perroquet? Mais nous ne connoissons pas des prix pour la piété, la charité, l'ardeur & la constance dans le travail, la grandeur d'ame, & la fermeté.

lages que dans les villes. Les parens n'ont qu'à employer leurs enfans à la distribution de leurs charités, & à les en rendre témoins. Il ne faut pas négliger encore de les accoutumer à la douceur, & à la compassion pour les animaux, ce sentiment leur fera particulièrement avantageux dans l'agriculture. (k)

Quelle impression ne pourroit-on pas espérer de faire sur leur esprit, en faveur de la vertu, si à l'occasion de la visite des écoles, ou lors de la distribution solennelle des primes, dans le tems que leurs jeunes cœurs sont enflammés du desir de mériter des loüanges, agités par des mouvemens d'admiration, de crainte, & d'espérance, & que pour ainsi dire tous les ressorts de leurs ames, sont tendus & préparés pour recevoir des impressions extraordinaires. Quel effet ne produiroit pas, dans ces occasions solennelles le témoignage public des parens, en faveur des bons sujets & la censure publique des caractères pervers & envieux, insolents, hardis, & querelleurs qui corrompent souvent les meilleurs esprits en les aigrissant, & préparent ces germes vicieux qui se développent ensuite dans les dissensions domestiques.

Le témoignage public à une influence décidée sur le prix de nos actions; l'opinion des hommes nous est souvent plus précieuse que la réalité même; dans cette vue on pourroit à l'occasion de la visite de l'église, louer pu-

(k) N°. 3. 8.

bliquement & fécourir, s'il en est befoin, le plus digne des peres de famille, le cultivateur le plus diligent, le citoien le plus fobre, & le plus officieux.

Le célèbre DR. YOUNG faisoit élever à ses fraix des monumens & dresser des épitaphes, au plus vertueux de ses paroiffiens & leur rendoit après leur mort des honneurs que des Princes feroient jaloux d'obtenir. Qui ne préféreroit à une statue, fût-elle sculptée par le plus célèbre artiste, ce peu de mots gravés sur fa tombe de la main impartiale d'un YOUNG :

*Ici repofent les cendres d'un honnête homme.
Cy gît un homme vertueux. (1)*

On tombe fouvent dans de grandes erreurs dans les jugemens qu'on porte d'avance du caractère d'un jeune homme. On confond la malice avec le caractère vif, hardi, & porté à la précipitation, & l'on prend en échange pour un indice de fageffe & de vertu, un tempérament pefant, mol & fans vivacité. Il faut beaucoup de connoiffances du cœur humain & de réflexion pour juger par les fleurs, des fruits que portera un jour la jeune plante.

Une faute tout-à-fait inexcusable eft la partialité dans la diftribution des récompenses, de quelque nature qu'elles foient ; par cet étrange abus, le premier mobile de l'éducation fe trouve perverti ; où la hardieffe & la flatterie peuvent obtenir la préférence,

(1) N°. 8.

les meilleures qualités, & les plus grands talens seront négligés. (m)

III.

On ne fauroit disconvenir que les livres ne soient inutiles à un nombre de paifans, peut-être même dangereux pour le plus grand nombre. C'est principalement dans l'arrangement de ces livres qu'il faut chercher la source de cet inconvénient. Nos paifans étant dans l'usage d'employer à la lecture quelques heures superflues du dimanche, ou des longues soirées de l'hiver,

(m) N°. 8.

Rem. L'auteur a eu occasion d'assister à une certaine solennité dans un petit endroit, où les écoliers rassemblés devoient poursuivre & saisir à la course un grand drôle, chargé d'un prix pour le plus agile d'entre les jeunes concurrens; mais un chef du lieu, avoit eu soin de l'instruire d'avance par le quel des écoliers il devoit se laisser attraper. Belle méthode pour familiariser de bonne heure la jeunesse avec le train du monde. Dites-moi, grands enfans? quelle impression une supercherie aussi grossière doit-elle faire sur les tendres esprits de vos élèves? Il est honteux d'accoutumer si-tôt, les yeux & les oreilles de la jeunesse à la flatterie. Les moyens de perfectionner les connoissances morales par la lecture appartiennent à l'instruction de leur entendement dont nous allons traiter.

il faudroit leur fournir des lectures à leur portée, & qui puissent leur devenir utiles.

Je ne doute pas qu'un bon choix d'exemples & d'actions louables, ne fit la lecture d'une impression salutaire sur les jeunes païsans. Ces exemples pour être proportionnés à la sphère des lecteurs devroient être empruntés de la conduite de gens de leur classe & tendre à mettre au grand jour la félicité de la vie champêtre, & la bénédiction qui couronne l'amour du travail, de l'œconomie, & de l'honnêteté.

De beaux génies qui possèdent l'art d'émouvoir les cœurs, & d'entraîner l'esprit, craindroient-ils de s'abaisser en rendant leurs talents utiles au peuple? Peut-être mériteroient-ils mieux par-là du genre humain, & s'assureroient-ils des lauriers plus durables, qu'ils n'en peuvent obtenir du beau monde, accoutumé à juger d'un écrit sur l'impression du plaisir momentané qu'il y trouve. Des éloges d'honnêtes cultivateurs, des exemples d'application, de courage, d'une sincère piété, des idylles pour les païsans, quelques pièces morales, & des chansons plus aisées à comprendre & à retenir que ne le font la plupart des chants de notre église, qu'une trop grande vénération pour l'antiquité nous fait toujours conserver, voilà des ouvrages dont un PLUTARQUE, un GESNER, un GELLERT, auroient à se féliciter.

Toutes les vertus devant être appuyées sur une conviction intime de la religion, pour

prendre racine dans le cœur ; il faut inculquer de bonne heure au païsan le respect, l'amour, & la crainte de l'Être suprême, qui doivent être son principal motif pour régler ses mœurs & ses penchans. Nous conseillons donc de faire comprendre de bonne heure à la jeunesse, sa dépendance de la divinité ; l'objection tirée de l'incapacité des enfans pour saisir ces idées abstraites ne nous arrête point.

L'esprit le plus pénétrant peut-il se flatter de les comprendre. C'est toujours la faute des parens ou des maîtres, si les enfans n'ont pas au moins une connoissance proportionnée à leur âge, des premières & plus simples vérités de la religion. Lors même que cette connoissance manquera, l'exercice dans la prière & l'habitude des dévotions réglées, ne laisseront pas de produire cette vénération pour l'Être suprême, qui quelque obscure & incertaine qu'elle soit dans son principe, est cependant le plus sûr gardien de sa conscience, & rend l'homme content de son état, ferme dans ses adversités, & généralement plus heureux & plus satisfait. Quoique la religion, malheureusement, ne soit guères chez le peuple qu'un préjugé, bien loin qu'elle le rende superstitieux, elle est du moins dans notre église, le plus puissant frein qu'on puisse employer pour reprimer les écarts de son imagination dépravée. (o)

(o) N°. 2.

Mais il faut pour cet effet que les livres de doctrine pour l'usage du peuple, se-recommandent également par leur clarté & pas leur précision. C'est donc par abus, que les mêmes principes qu'on explique aux enfans, destinés à recevoir une éducation savante, sont aussi expliqués aux enfans voués à l'agriculture & aux métiers.

Nous désirons que ceux qui ont une vocation pour cela se donnent la peine d'examiner, comment nos catéchismes pourroient être mieux appropriés à l'usage des écoles de la campagne. L'uniformité de la doctrine est absolument nécessaire, mais il sera plus aisé de l'obtenir, si on se borne aux points de croyance les plus simples & les plus nécessaires. En multipliant les explications, on ouvre la porte à la diversité infinie des opinions.

Une autre observation très importante est celle-ci. Des regles & des formules relatives à de certaines circonstances, ne doivent & ne peuvent être permanentes : c'est le cas de la plupart de nos livres de doctrine.

Dans la première chaleur de la réformation il peut avoir paru indispensable d'instruire le peuple plus soigneusement dans la doctrine adoptée, pour le prémunir contre le danger d'une rechûte, & pour justifier à ses yeux les conclusions de ses supérieurs; voilà l'origine de plusieurs termes & de diverses questions, beaucoup trop subtiles & trop philosophiques qui se trouvent dans

nos livres dogmatiques, où peut-être ils n'ont servi qu'à égarer quelques imaginations faibles, dans des rêveries oiseuses, à brouiller leurs idées, & à les jeter dans le fanatisme. Qu'importe aux habitans de l'intérieur du pais, d'être bien instruits des points de controverse; & à ceux qui demeurent sur les frontieres, & qui sont obligés de commercer avec des voisins d'une religion différente, à quoi leur servent ces questions litigieuses, qu'à entretenir la discorde & les préjugés, qui sous le prétexte d'un zèle prétendu religieux, portent souvent le poignard dans le sein des Etats. Du moins toutes les expressions dures & offensantes, devroient être effacées des livres de cette sorte, afin qu'étant de bons alliés & voisins, les uns ne trouvent pas leur damnation prononcée dans les livres qui sont en vénération chez les autres. Ainsi non seulement la partie dogmatique anticipe sur la morale dans nos livres d'école, mais aussi dans ces abrégés tant vantés de la bible à l'usage des enfans, destinés à leur donner les premières notions de la morale puisée dans les sources sacrées, le choix a été si peu observé, qu'il est encore douteux, si elles ne font pas un effet contraire.

Il est absolument nécessaire, que les premières notions de la religion pratique soient exactes; c'est à dire, qu'elle ne soient ni obscures, ni fanatiques, ni chancelantes, ni contradictoires. Dans une bible manuelle pour

les jeunes gens, tous les exemples moraux devroient avoir trait à sa situation, & à sa vocation. L'histoire politique du peuple de Dieu, ne convient guères à cette fin.

Il faut éviter chez le païsan même de faire considérer la vertu comme une simple loi de police. En leur offrant d'un côté la récompense, & de l'autre le châtiment; il faudroit plutôt la lui faire aimer, en lui faisant connoître combien elle influe sur son bonheur même temporel.

Quoique nos livres dogmatiques, comme nous l'avons déjà remarqué, paroissent pour la plupart exiger trop du païsan, il est des personnes qui tombent dans le défaut opposé, en ne supposant pas au peuple la faculté de se choisir une religion. Cette observation porte plus particulièrement sur une autre église, dont la doctrine tend plus à assujettir la raison qu'à l'éclairer, & nous comptons au nombre des plus grands avantages de notre réformation, d'avoir rendu les hommes à l'usage de leur raison. Nous en serons donc responsables à la postérité, si nous ne nous efforçons pas de soutenir l'ouvrage de nos ancêtres, par lequel ils ont si bien mérité du genre humain, de le perfectionner de plus en plus, en détruisant toujours d'avantage le levain de la superstition chez le peuple même. Nous pensons qu'il est superflu de démontrer combien il est important de détruire la superstition, en accoutumant

le peuple à des idées nettes & précises de la providence divine, & des forces de la nature. Non seulement la superstition avilit la religion, mais elle est encore le plus violent poison des cœurs, & la destruction des sentimens d'humanité ; principe universel de la morale. Il n'est pas rare qu'elle fasse naître, par les plus odieux soupçons, une haine d'autant plus envenimée qu'elle n'a point d'objet fixe, & que par conséquent elle ne peut facilement se satisfaire ; nous parlons des suspensions d'une prétendue science occulte, de la magie & des sortilèges ; ces restes de la profonde ignorance, dans laquelle un clergé dominant paroissoit autrefois nourrir à dessein la généralité des hommes. Ces préjugés nous représentent comme des créatures malheureuses, que des êtres méchans & invisibles, par permission de la providence divine, tourmentent & inquiètent, pour en faire leurs jouets & leurs amusemens. Mais ils servent bien plus encore à diviser les voisins, à engendrer & à répandre la défiance, les scandales & l'inimitié ; & par rapport à l'agriculture, ils étouffent l'activité & l'industrie, & enchaînent les mains en même tems qu'ils mettent un bandeau sur les yeux. (r)

Il seroit à souhaiter que quelques uns de nos ecclésiastiques de la campagne, se livrassent moins à la prévention trop sévère sur l'impossibilité de l'amélioration du peuple ; que ce

(r) ibidem.

soit le commerce journalier & les tracasseries inévitables, qui leur offrent toujours de nouveaux motifs de mécontentement, ou l'habitude fondée sur la vocation de reprendre leur paroissiens sur leurs défauts, qui leur donne ce découragement ou cette prévention, elle paroît blesser l'humanité & en faisant douter des progrès de la piété, & de la vertu elle contredit les principes de notre sainte religion.

Nous finirons ici les observations, sur l'instruction chrétienne & morale de la jeunesse de la campagne, que nous n'avons peut-être déjà que trop étendu. Il est absolument nécessaire pour une bonne économie que la jeunesse de la campagne possède bien l'écriture & l'arithmétique. (t) Mais d'un autre côté l'expérience prouve que ces connaissances peuvent devenir très nuisibles au peuple. Dans les divers cantons des Alpes & dans l'Emmenthal l'habitude de la lecture dans les heures oisives, n'a servi qu'à répandre une multitude d'opinions éronées. Et la lecture de certains écrits remplis de mensonges, adroitement répandus, à engagé beaucoup de gens à abandonner leur patrie.

Dans quelques endroits du pais de Vaud & des baliages voisins, où les régens se piquent d'une belle écriture, les écoles sont devenues de véritables académies, pour des valets de chambre futurs, des pépinières de laquais

C 3

(t) N°. 2.

& d'autres domestiques ; car le plus souvent ces instructions ne servent qu'à éblouir l'imagination des jeunes gens & à réveiller chez eux le désir de s'élever au dessus d'un état qu'ils voient souvent méprisé par la ridicule vanité de leurs propres parens. (u) On remédiera à ces inconveniens, 1^o en dirigeant l'instruction dans les écoles de la campagne vers l'économie rurale. 2^o En faisant honorer & respecter l'état de paysan. Le premier article appartient au présent chapitre où nous traitons de l'éducation des jeunes paysans. Nous parlerons du second après avoir traité des encouragemens à donner à l'industrie.

Monsieur DE BEROLDINGEN a très-bien compris l'importance de l'objet que nous traitons, & il a généreusement destiné un prix à celui qui indiqueroit les meilleurs moyens pour faire connoître & goûter au peuple les nouvelles inventions dans l'économie rurale. Il est à regretter que des vues aussi excellentes n'aient encore pu engager personne à composer un cours d'instruction, sur toutes les parties de l'agriculture, à l'usage des écoles de la campagne : on ne peut pas disconvenir (dit l'auteur de la piece N^o. 8.) que les plaintes générales, sur l'opiniâtreté du paysan à recevoir des instructions ne soient fondées. Mais peut-être exige-t-on avec un peu trop de rigueur le sacrifice volontaire de ses préjugés. Les causes de son opiniâtreté, sont une dé-

(u) N^o. 8.

fiance fondée sur l'ignorance, un orgueil caché qui ne veut pas s'abaisser jusqu'à faire l'aveu sincère de ses erreurs, ou de son inattention. Nous ne sommes pas en droit de lui reprocher ce défaut, tant que nous verrons des gens de distinction, & qui ont reçu une bonne éducation demeurer les esclaves de préjugés plus ridicules encore. Sans trop présumer de l'homme, je puis, d'après l'expérience assurer que le plus bas peuple, écoute volontiers des raisons qui le frappent & qui peuvent le convaincre. Un des principaux avantages que la raison nous donne sur les animaux, en même tems le principal soutien de notre liberté fondée sur les loix, & le plus puissant éguillon de notre industrie est, à mon avis, à préférer ce penchant une erreur de notre choix, à la confiance que pourroit mériter un conseil appuyé sur l'autorité seule. Nous devons sentir que cette disposition à refuser toute créance aux nouveautés, est fondée sur le même sentiment, auquel nous devons notre libération de l'esclavage. L'histoire de la réformation nous prouve assez que cette aversion des nouveautés n'est point invincible; si le peuple s'est laissé persuader alors de renoncer à ses préjugés spirituels, pourquoi ne pretteroit-il pas aussi l'oreille à des changements qui ne sont ni si subits ni si universels, & dont l'objet n'est point aussi respectable.

La condition d'examiner l'utilité d'une nouvelle découverte avant de l'adopter est

si juste, que je ne puis blâmer la simplicité de certains Polonois, qui refuserent l'affranchissement de la servitude, parce que même un si grand bienfait, des mains d'un pouvoir absolu, leur étoit suspect.

Il n'est pas douteux que la voie la plus sûre pour inspirer aux païsans plus de confiance dans les nouvelles pratiques d'agriculture, seroit de s'efforcer à leur faire comprendre les causes des effets qu'on leur fait espérer.

La physique s'explique par des phénomènes qui tombent sous les sens. Quoique le peuple ne se doute point des principes de la reproduction & de l'accroissement des plantes & des ressorts cachés qui opèrent les effets visibles dans la nature, il ne fera pas aussi difficile qu'on se l'imagine de lui expliquer & faire saisir les causes prochaines des phénomènes de la nature. Une introduction à la physique proportionnée à l'état & au génie du peuple, est un moyen dont on ne peut se passer. Il suffira de trouver, dans chaque district, quelque bonne tête capable de comprendre les élémens de la physique, pour que leurs voisins, en reçoivent ensuite les instructions avec plus de docilité qu'ils n'en prêteroiént aux leçons d'un savant quelconque d'un ordre supérieur. „ Si le commun des cultivateurs „ par exemple étoit instruit de l'utilité de la „ division & de l'aménagement des terres, „ pour faciliter l'influence de l'air & du soleil & pour mettre en mouvement les suc

„ nourriciers, ils feroient plus attentifs à multiplier & à exécuter à propos les labours;
„ si le païsan avoit seulement quelques notions de l'effet des engrais, sur la germination & sur l'accroissement des plantes, par la fermentation qu'il excite, il quitteroit bientôt le pernecieux usage de l'exposer à l'ardeur du soleil, en le faisant conduire & même répandre sur les champs long-tems avant les semailles. (w) On pourroit citer cent autres exemples pour prouver combien il seroit avantageux au progrès de la nouvelle œconomie d'éclairer l'entendement des païsans (x). Un pareil traité des principes de l'agriculture ne seroit pas destiné seulement à être appris par cœur, mais il devroit aussi être expliqué. Il seroit à désirer que la moitié du tems destiné aux écoles fût employé à cet objet & qu'il y eût quelques primes destinées pour ceux qui répondroient le mieux à des questions relatives à la physique & à l'œconomie rurale.

L'auteur déjà cité de la pièce N°. 8. pense qu'un tel examen devroit toujours précéder la permission de faire bénir un mariage, & que le témoignage de quelques habiles œconomes devroit servir de recommandation aux prétendans pour les petits emplois de village. L'instruction est la seule voie pour diminuer la superstition qui est

(w) N°. 8.

(x) N°. 2.

un si grand obstacle aux progrès du génie & de l'industrie. Les hommes aiment à pouvoir s'appuyer sur de certaines règles, sur de certains principes; s'ils ne peuvent pas découvrir les causes des faits ils les devinent, & moins il y a de connexions entre la cause qu'ils soupçonnent & l'effet qu'ils voient, plus leur admiration aveugle s'accroît; le tems & la tradition de bouche en bouche, jointe à un grand nombre de témoignages de quelque peu de poids qu'ils soient pris en détail, perfectionne cette confiance crédule. On a tout gagné, si l'on peut accoutumer le peuple de donner la préférence aux explications simples de la physique, & de soumettre à l'examen des sens & au jugement de la raison, tout ce qui leur paroît merveilleux au premier coup d'œil.

Qu'on se défie de la dangereuse opinion que quelques erreurs peuvent être utiles & plusieurs vérités nuisibles au peuple, comme d'un principe dont les bornes sont très difficiles à fixer, quand même il voudroit l'adopter, & duquel au contraire on peut si aisément abuser pour le faire servir de base à toutes sortes d'oppressions spirituelles & politiques.

Les mauvaises suites des fausses opinions surpassent toujours leur utilité apparente, & si quelque vérité paroît préjudiciable, c'est toujours par l'effet de quelque opinion erronée ou de quelque contradiction qui la déguise.

Quel jugement feroit-on de la capacité &

des vûes d'un prince, qui croïroit pouvoir conduire plus sûrement son peuple, en lui mettant un bandeau sur les yeux? Le païsan même a une portion de raison & de jugement, qui doit lui servir de moïen pour se rendre heureux. Il est toujours plus facile & plus sûr de gouverner un peuple éclairé sur ses vrais intérêts & qui travaille avec gaieté, qu'un troupeau de vils esclaves. Heureux les princes & les peuples liés par une confiance réciproque! (y)

Pour dissiper insensiblement tous ces préjugés superstitieux, il seroit sans doute nécessaire de reformer l'almanac, ce livre si commun chez le païsan & son oracle journalier, pour le rendre plus utile & plus instructif. Mais pour en effacer peu à peu cette multitude de signes gothiques, sans exposer l'éditeur au danger de voir mépriser sa marchandise, il seroit à souhaiter qu'on établit un formulaire général pour la composition & l'arrangement de l'almanac par autorité & avec l'approbation du souverain, auquel les éditeurs se conformeroient peu à peu dans un époque de quelques années. On chercheroit en même tems de le rendre plus intéressant en y insérant les descriptions & les dessins de quelques instrumens & machines utiles. (z) Il faudra bien faire attention de donner à ces instructions qui se rapportent à l'agriculture toute la sim-

(y) N°. 8.

(z) N°. 3. 4.

plicité, & la clarté possibles, & d'y apporter un choix bien réfléchi pour mériter la confiance des cultivateurs. Afin de donner à ces observations dispersées, une certaine liaison & de les rendre par-là même plus intelligibles & plus utiles, en même tems qu'on les sauve de l'oubli, les sociétés économiques s'appliqueront à former un système raisonné d'économie à la portée des paisans. Ce système seroit corrigé à chaque nouvelle édition, sur les expériences postérieures. Mais il faudroit prendre les précautions convenables pour assurer le prix modique de cet ouvrage, sans le rendre inutile par une trop mauvaise impression sur du papier d'une mauvaise qualité. Dans ce cours complet de principes d'agriculture, seroient aussi renfermés les premiers principes des arts les plus nécessaires; les élémens les plus faciles de la géométrie, & de la mécanique, leur serviroient d'introduction. Combien des écrits de ce genre n'abregeroient pas à nombre de jeunes gens, les années dispendieuses de l'apprentissage? On ne s'attache point assez à faire profiter le peuple des progrès des sciences. Les riches citoyens des villes sont si peu accoutumés de se rendre compte de l'emploi de leur superflu, qu'il faut même leur savoir gré de l'encouragement donné aux arts frivoles; & on abandonne à son propre sort l'art nécessaire de l'agriculteur sans lui donner aucun encouragement particulier. Enfin on présume trop peu de la capacité des

jeunes païsans. Les exemples ne sont pas rares de gens, chez lesquels une fortuite inspection de quelque traité de mécanique a subitement reveillé un génie né pour cette science; mais afin que les livres que nous conseillons de mettre entre les mains des païsans, leur deviennent d'autant plus utiles, & qu'ils profitent mieux des instructions dans les principes de physique & d'agronomie, il sera très important, d'établir des maîtres pour leur enseigner l'agriculture pratique, pour faire voir à la jeunesse docile l'application & les effets des principes qu'on leur aura enseigné, dans la végétation & l'accroissement des diverses plantes, & pour leur montrer les différens tours de mains & les principales attentions qu'il faut avoir dans l'exécution de la théorie. (b) Les essais destinés à exercer la jeunesse dans les opérations d'une agriculture perfectionnée devroient nécessairement s'exécuter sur un terrain destiné uniquement à cela. Il n'est pas de communauté dans le ressort de laquelle il ne se trouve quelque terrain, qui ne sçauroit être plus utilement employé. Cet arrangement seroit encore meilleur si l'on avoit plusieurs pièces de terre disposées de façon à pouvoir faire l'application des diverses regles de culture, suivant la différente nature du sol & dans des situations variées.

Il faudra s'attacher à instruire la jeunesse de chaque lieu principalement dans les genres

(b) N°. 5 7.

de culture qui conviennent le mieux au local, eû égard au terrain & au climat. (c) Une portion de cet enclos destiné à l'instruction & aux essais feroit designé pour servir de jardin potager, une autre pour placer une pépinière, une troisième deviendrait un petit champ d'essais sur la culture des diverses sortes de graines, & sur la méthode pour établir & cultiver les prairies artificielles. Ce qui ne pourroit pas s'exécuter facilement en petit, comme le desséchement des marais, les regles de l'irrigation, la plantation, la conservation, & l'exploitation des forêts, ne devroit cependant pas être négligé & l'on pourroit le pratiquer avec précaution sur les fonds publics, ou sur ceux des particuliers qui voudront bien se prêter à cela, de la même manière que s'exécutent tous les autres ouvrages communs, & sous les yeux & la direction du maître en agriculture pratique. (d) On n'exige pas que tous les enfans des païsans, soient également instruits sur tous les objets de l'agriculture; quoiqu'ils soient tous assez intimement liés ensemble, & tous nécessaires & utiles. Les circonstances & l'inclination particulière des écoliers détermineroient dans quelles connoissances & à quel travail il devront être appliqués par préférence. Il est très nécessaire de faire attention à la diversité des âges & des forces pour y proportionner tant les tra-

(c) N°. 8.

(d) *ibid.*

vaux que les instructions. (e) En traitant cet article je trouve l'occasion de parler des motifs d'encouragement & d'émulation indiqués dans les pièces que j'ai sous les yeux, & qui font une des plus importantes parties de notre sujet.

I V.

Il faut se proposer d'abord pour principal but d'honorer l'agriculture, d'acoutumer de bonne heure, les païsans à respecter leur état, à regarder la condition d'un laboureur diligent, comme la plus heureuse, & les éloges donnés à son industrie, comme le suprême honneur. Il seroit surtout utile de répandre cette opinion dans le païs de vaud, où le préjugé opposé est nécessairement une des principales causes de la décadence de l'agriculture & le principal motif de l'émigration de tant de gens mécontents de leur état. On parviendroit à ce but en s'appliquant à exciter l'industrie par des encouragemens proportionnés. Que d'un côté, par des fêtes champêtres, par des distinctions un peu flatueuses on réveille l'attention du peuple sur les avantages de son état; que de l'autre, l'exemple & la munificence des cultivateurs riches & distingués, contribuent à l'éclairer & à l'encourager; on verra bientôt une heureuse révolution dans les esprits.

(e) N°. 2.

Rien n'est plus propre à inspirer l'émulation à de jeunes écoliers, quelque soient les objets de leurs études, que la distinction en diverses classes, à proportion de leurs progrès, & de leur capacité; par-là leur imagination est enflammée du désir d'obtenir la préséance, en se surpassant les uns les autres. (f) Il feroit très à propos dans ce but, d'accorder une distinction dans l'habillement même, par exemple, dans le privilège de porter des bonnets, ou des chapeaux d'une forme particulière, & des places de préférence, tant à l'école que dans l'église, aux enfans parvenus à l'âge, qui les rend capables d'être instruits dans l'agriculture. Ces arrangemens de détail cessent d'être minutieux, dès qu'on réfléchit sur les grands effets qu'ils peuvent produire. L'éguillon le plus commun, mais le plus efficace pour donner de l'émulation, c'est les primes & les petites distinctions mesurées de manière à encourager la jeunesse sans nourrir sa présomption. (g) C'est aussi le moyen que je conseille d'employer chez les jeunes gens dès l'âge de 10. à 12. ans pour les rendre attentifs aux instructions d'agriculture. Nous ne saurions assez le répéter, il n'est pas question ici d'une connoissance littéraire ou d'un pur jeu de la mémoire. On se contente de dresser les animaux par l'habitude, mais en instruisant des êtres raisonnables on doit se proposer de porter

(f) N°. 1. 3. 4.

(g) N°. 4. 8.

ter la lumière de la conviction dans leur esprit.

Qu'on destine donc une partie des prix qui se distribuent dans quelques endroits, à des écoliers qui dans l'examen auront répondu avec le plus de sens & de connoissances, sur les questions physiques & œconomiques qui leur auront été proposées. Comme nous avisons de resserrer en un petit nombre de principes & de propositions les élémens de physique & d'œconomie à l'usage des écoles de la campagne, ils pourront eû égard à la diverse portée des écoliers d'autant plutôt être mis en pratique. Ainsi dès que les écoliers auront été suffisamment instruits dans la connoissance de la nature des terres, on leur enseignera à se servir avec avantage des différens instrumens. Alors on assigneroit quelques petits prix à ceux qui montreroient le plus d'activité & d'intelligence, dans les différentes façons qu'on donne à la terre en la bêchant, creusant & renversant avec la pèle; &c. Ces prix ne devraient consister qu'en denrées comestibles pour leur faire sentir de bonne heure que la nourriture de l'homme est le tribut que leur rend la terre fertilisée par son travail. On pourroit aussi leur distribuer quelques instrumens proportionnés à leurs forces, qu'on feroit faire par d'habiles maîtres & sur les plus parfaits modèles, pour accoutumer de bonne heure la jeunesse à distinguer les propriétés &

le prix d'un bon instrument. (b) Quelque facile que leur construction paroisse, communément ils sont très mal exécutés & avec une extrême négligence. Par-tout les ouvriers exacts, intelligens, fidèles & diligens sont assez rares. La mal-adresse est un grand inconvénient pour le peuple même, par-là son travail est prolongé souvent au double. Cela paroît surtout dans les travaux publics qui s'exécutent en communauté, où l'ordre des ouvriers, leur distribution pour s'entr'aider ou du moins pour ne pas s'entregêner, sont des articles très essentiels, puisque l'épargne des forces & du tems en dépendent, & qui sont par conséquent un objet de gain très important pour le peuple. Après ces premières instructions, dans l'usage des instrumens, il faut enseigner à la jeunesse les façons des ouvrages même. Il faut, par exemple, instruire ces garçons à préparer les fossés pour planter des arbres, pour provigner & pour planter des hayes, en leur montrant les précautions à prendre pour réussir; il faut ensuite les faire exécuter des plantations & des provignures. Ces essais seront faits sur un terrain commun pour pouvoir en juger par la comparaison. Les jeunes filles seront en même tems employées à la préparation de la terre pour la culture des herbes & des racines pôtagères. Ce fera le tems & le lieu d'apprendre aux uns à connoître les meilleures & les plus utiles especes de fruits, & aux au-

(b) N^o, 8.

tres les plantes potagères les plus saines, & les plus favoureuses. Ces ouvrages d'ailleurs se faisant en commun & en des jours & des heures fixes accoutumeront de bonne heure la jeunesse à travailler de concert & en communauté, & à se piquer avec une émulation utile & de bon ordre d'exactitude. Mais qu'on ne néglige jamais de récompenser celui qui réussira le mieux dans chaque genre, par quelque prix qui se rapporte au travail qu'il avoit entrepris; il faut se proposer d'inspirer à la jeunesse l'estime du travail, en attachant les idées de l'honneur & du plaisir à celles du travail & de la peine. Que, par exemple, ceux qui auront le mieux réussi dans la plantation & la culture des arbres, obtiennent la permission de planter le long des principales avenues du village, sur l'alignement & dans la distance qui leur sera prescrite des arbres utiles, sur les quels, si cela se peut faire sans leur porter préjudice, ils pourront graver leurs noms dans l'écorce. Ainsi les avenues du village par un effet de la plus digne émulation seront parées des monumens de la diligence des habitans; monumens vivans en quelque maniere, qui en perpétuant le souvenir de leur jeunesse laborieuse répandront une ombre agréable sur leur paisible vieillesse. Lorsque la situation des lieux ne permettra pas l'établissement de ces plantations publiques, le fils vertueux se plaira à décorer la chaumière paternelle d'un scep de vigne, ou

d'un autre arbre utile, planté & cultivé par ses soins & dont les rameaux en s'étendant chaque jour offriront l'image d'une prospérité accroissante, qui fait le juste partage des habitants de ces demeures paisibles & heureuses du travail & du contentement. (i) Les filles desquelles on exige des preuves de leur progrès dans les connoissances des herbes potagères & de leur culture, recevront pour primes, quelque instrument de jardinage, ou quelque meuble d'usage dans le ménage. Ainsi la jeunesse sera conduite par degrés des travaux légers aux travaux plus pénibles. Il seroit trop long de parcourir tout le cercle de l'économie rurale. Il faut en général observer, de faire toujours précéder une instruction claire & précise à l'application pratique des préceptes ; d'exciter la diligence & l'adresse par l'émulation & par l'attente des prix dont le choix se rapportera à l'instruction. Les occupations & les travaux du paysan ne peuvent pas entrer tous dans ces instructions : il en est plusieurs qu'on laisse aux soins & à l'instruction privée des pères de familles. Telle est la manière de soigner & de nourrir le bétail, la préparation des engrais, l'usage de la faux, de la faucille & du fleau. Rien n'empêche cependant qu'on ne puisse dans les écoles leur enseigner la théorie sur tous ces points, examiner & essayer leurs connoissances.

(i) N°. 8.

& leur distribuer des primes pour exciter leur industrie par l'émulation.

Outre les connoissances immédiatement nécessaires aux agriculteurs, le païsan ne peut se passer de quelque idée des divers arts & métiers d'un usage journalier. La fabrication de quantité d'instrumens d'outils & d'agès de bois, de fer, de cuir &c, doit du moins lui être assez connue pour qu'il puisse juger de leur bonté, & réparer ce qui s'use ou se brise par l'usage. Cette connoissance lui vaudra une épargne considérable, tout en lui fournissant une occupation utile pour les jours d'hiver, qui le préservera de l'oïveté, & l'entretiendra dans le goût du travail. Au défaut de ces occupations, on profitera de la saison morte pour enseigner aux jeunes gens, l'usage du tour, la menuiserie grossière, des façons premières de la charpente.

Il n'est pas douteux que par des encouragemens proportionnés, on ne réveille cette adresse & ce génie inventif si utiles au peuple. Qu'on ne présume pas cependant que les auteurs de ces projets soient portés à faire apprendre aux païsans les métiers qui doivent être réservés aux habitans des villes, & à fermer à ceux-ci les ressources pour gagner leur vie. Ils estiment au contraire que la dépendance réciproque & le commerce entre les deux ordre de citoiens & de païsans, doivent être soigneusement entretenus en équilibre.

(k) Pour ne pas trop m'étendre je passe ici plusieurs observations importantes, contenues dans les pièces que j'ai devant moi, sur les mesures & les précautions à prendre pour empêcher que l'introduction des manufactures ne nuise point à l'agriculture, & que les bras qu'elles enlèveroient à la charrue ne diminuent plus le gain du laboureur qu'elles ne le font accroître par le réhaussement du prix de quelques-unes de ses denrées. Ce n'est pas une plainte sans fondement que celle qu'on fait contre toutes les manufactures & les métiers sédentaires en général, tels que les filatures & tous les travaux qui s'exécutant en chambre & sous le toit portent préjudice à la santé du peuple. Indépendamment de ce motif, l'état florissant des manufactures dépend souvent de circonstances & d'accidens qui peuvent les faire tomber, alors ceux qui s'y étoient voués, ne peuvent que difficilement être ramenés à la charrue. Nous ne voulons pas pour cela rejeter toutes les manufactures, elles sont sans contredit fort avantageuses pour entretenir & augmenter la population dans des pays moutueux (tels que le comté de Neuchâtel le canton d'Apenzel, celui de Glaris & les Comtés de Toggenbourg & de Werdenberg,) & rendre par un gain honnête la vie des habitans plus agréable & plus commode. Il ne sera pas non plus fort difficile à la police de

(k) N°. 8.

prévenir l'abus de ces manufactures, en les subordonnant dans les pais de plaine à l'agriculture, & en ne permettant au peuple de s'en occuper qu'en hyver.

Les manufactures fournissent de l'emploi aux femmes en général & aux vieillards, à quelques infirmes & impotens, & même aux jeunes enfans. Elles ont d'ailleurs tant de connexion avec le travail ordinaire du sexe qu'elles méritent encore à cet égard d'être attentivement soutenues & encouragées, sans que cependant nous puissions conseiller de les introduire dans les lieux destinés préférablement à l'agriculture. (m)

Après tout ce que nous avons dit jusques à présent des écoles pratiques d'agriculture, on est en droit de nous demander quelques preuves de la possibilité de l'exécution d'un tel projet. Où trouverons-nous des gens propres à donner des instructions dans l'agriculture? Comment feront-ils salariés? A qui pourra-t-on confier l'inspection sur ces écoles pratiques d'agriculture? Où prendra-t-on le fond pour fournir aux prix, & aux primes?

Si l'éducation en général a pour objet de rendre les hommes capables de bien remplir leur vocation, & de jeter les fondemens de leur bonheur avenir, l'éducation particuliere du païsan doit tendre uniquement à lui procurer dans les succès de l'agri-

D 4

(m) N°. 8.

(n) N°. 8.

culture les ressources d'une vie innocente & heureuse. Nous ne voulons point ici nous répéter. Nous regardons au contraire comme une proposition démontrée, que si l'on se propose de rendre le pais florissant & les sujets de l'Etat laborieux, on ne doit pas reposer cette espérance sur le discernement des païsans & sur le renoncement volontaire à leurs anciens préjugés. On doit au contraire avec le plus grand soin chercher à répandre les principes des nouvelles découvertes dans l'esprit des jeunes gens, chez lesquels les préjugés n'ont pas encore eu le tems de prendre racine. Pour parvenir à ce but il ne sera pas nécessaire d'abandonner absolument l'ancienne méthode des écoles. Mais comme pour le présent il ne peut pas être question d'arracher le peuple ni à la barbarie, ni à l'idolatrie, ni de combattre quelque secte, dont les erreurs nous allarment; comme d'ailleurs les têtes des jeunes païsans ne sont pas faites pour être meublées de propositions de théologie, qu'ils ne digèrent que difficilement; & qu'enfin une médiocre pratique dans l'écriture & dans la lecture leur peut suffire, on ne craint point de dire que l'instruction actuelle des écoles pourroit être beaucoup plus resserrée; les leçons beaucoup abrégées. Dès lors quelques heures par jour, dans le plus fort de l'hyver pourroient suffire, & même une partie être vouées à la théorie de l'agriculture.

Mais qui chargerons-nous de donner à la jeu-

neffe ces leçons de physique ? Pourquoi ne les confiera-t-on pas à des personnes sensées & instruites , tels que les régens sont supposés être. Les bons livres qu'on mettra entre les mains de ces derniers, joints aux directions de Messieurs les Pasteurs les mettront tout aussi bien en état d'expliquer quelque point de physique à la portée du peuple, qu'ils sont actuellement de l'instruire dans les premiers principes de la religion. La plupart des Pasteurs sont à la vérité trop occupés pour être chargés de quelque partie considérable de ces instructions ; quoique ce ne soit pas le cas de tous. Mais ils ne s'écarteront certainement pas de l'importante vocation de conduire les hommes dans la voie de la vertu & d'une heureuse immortalité, en les rendant ainsi plus propres à remplir leur vocation sur la terre ; cela pourroit même s'exécuter sans accroître leurs peines, s'ils y emploient une portion du tems destiné à la partie de l'instruction qui les concerne. Personne ne regardera comme une violation des jours de dévotion, si dans les catéchismes publics on traitoit alternativement quelques points de physique, assaisonnés d'une conclusion morale qui n'en feroit que mieux recevoir, & ce ne feroit pas un mal non plus si l'instruction dogmatique y étoit un peu abrégée.

Il est encore moins à craindre qu'on ne trouve des maîtres capables pour ces écoles pratiques ; Messieurs les Pasteurs se char-

geront peut être volontiers d'une inspection générale, & pour la récompense des maîtres il n'y a qu'à leur accorder la jouissance d'une portion suffisante des terres communes, sous la condition de la faire cultiver suivant la méthode prescrite, pour fournir l'exemple d'une meilleure culture. Le fond nécessaire pour les prix ne doit pas non plus souffrir de grandes difficultés. Je souhaiterois en premier lieu qu'une partie des prix qu'on a coutume de distribuer annuellement y fût employée. Quand même tous les enfans ne les remporteroient pas, sans distinction, comme cela arrive actuellement, de préférence, en faveur d'une plus grande industrie ou adresse, ce ne fera que le remède d'un très grand abus. Des enfans qui sous le regne actuel de la préférence en faveur des talents scholastiques restent souvent reculés, pourroient être encouragés par le prix accordé à leurs progrès, dans le divers travail des mains. Je désirerois cependant que ces primes ne consistassent pas toutes en argent, mais qu'il y eût comme je l'ai déjà dit, des distinctions honorifiques établies, des préférences peu importantes en elles-mêmes (desquelles je parlerai encore dans la suite); & je compte que le produit même des essais de culture serviroit de récompense, afin que l'imagination de la jeunesse soit sans cesse dirigée vers l'important objet de son instruction, c'est à dire vers

les avantages & la félicité qui couronnent une vie laborieuse & une industrie éclairée.

Seroit-ce trop prétendre, que d'exiger de tous ceux qui, sans partager les peines du cultivateur, participent avec lui au produit de ses terres & aux fruits de ses sueurs ; de tous ceux qui désirent de voir dans une population florissante, le vrai symptôme du bien-être public, de tous les bons patriotes, mais particulièrement de tous les grands terriens, qui doivent préférablement s'intéresser aux progrès de la population & de la culture ; seroit-ce trop, d'exiger d'eux une contribution à ces moyens d'encouragement ? n'est-ce pas plutôt, vû l'utilité qui réflue sur les riches de l'aisance du peuple, les appeler à placer leur argent à un haut intérêt ? Ce seroit au contraire l'occasion de se livrer au sentiment de bienfaisance en employant si utilement, un peu de son superflu, & au plus grand avantage de la patrie. Qu'on ne craigne point que les impressions une fois faites sur la jeunesse ne se conservent dans les âges suivans. Déjà même, les marques d'approbation données aux jeunes écoliers feront un heureux effet sur les personnes plus âgées qui auront été les témoins de leurs succès. Il est très important de trouver le moyen d'attacher des marques d'estime publique à la classe des cultivateurs qui leur donnent à leurs propres yeux un degré de considération convenable. Ce moyen s'offre dans la solennité de quelques fêtes

publiques. L'attente du retour prévu de ces fêtes, le tumulte occasionné par la presse des spectateurs qui s'y rendent, l'empressement de participer à la solennité même, où le souvenir d'y avoir participé & le plaisir d'être appelé comme juge, toutes ces circonstances contribuent à renforcer l'impression, que les scènes publiques de toute espèce font sur l'esprit du peuple. Aussi sans parler des solennités qui ont pour but de rendre le culte divin plus respectable, ou de concilier la vénération du public aux magistrats & de donner plus d'éclat à l'emploi de juge, chaque état à peu près jouit de quelque solennité privilégiée pour s'attirer les regards & la considération des spectateurs, à l'exception des seuls laboureurs.

Quoiqu'assurément on pût avec beaucoup moins de dépense, que nous n'en faisons souvent pour de plus petits objets dans nos villes, fonder & célébrer avec bien plus de fruit & d'utilité, des fêtes & des divertissemens à l'honneur de l'agriculture. Nous trouverons même déjà parmi nous des traces de pareils usages qui se rapportent à quelque partie de l'économie rurale, & dont l'effet devrait nous encourager à étendre & à multiplier ces sortes de coutumes. Ne voyons-nous pas chaque année nos vachers, quand le retour de la belle saison les appelle à conduire leurs troupeaux sur les montagnes, ambitieux de mériter des applaudissemens par la beauté, le

nombre & la propriété de leurs bestiaux? Vêtus eux-mêmes de leur meilleurs habits, ils ornent les plus belles vaches du troupeau, de guirlandes de fleurs & de rubans. La gaieté qu'inspirent le bruit des clochètes mêlé au mugissement du bétail, qui salue à haute voix le retour du printemps, la vue de la montagne recouverte de sa verdure; les houzays des conducteurs, l'espece de tumulte qui accompagne cette marche, toutes ces circonstances rendent la solennité aussi agréable aux spectateurs, que le desir de plaire & de se distinguer est utile aux acteurs mêmes. Un long usage a aussi consacré à Vevey & dans quelques autres endroits où la vigne est le principal objet de la culture, une cérémonie particulière. Dans un temps prescrit, les vigneron vont après une procession publique visiter les vignes, & mettre à l'amende les cultivateurs les plus négligens.

Je ferois souhaiter qu'on pensât à solenniser l'entrée des diverses saisons auxquelles coïncident, les principaux travaux de la campagne, tels que les semailles des mars, vers le retour du printemps, la récolte des foins, & des grains, les semailles d'automne & les vendanges, pour y intéresser l'imagination du peuple, par des cérémonies & des fêtes innocentes. Les Sociétés économiques devroient en donner l'exemple, par une ou deux assemblées publiques, dans le courant de chaque année. On y distribueroit les prix & les primes avec quelque

appareil. Elles devroient encore s'y proposer d'introduire quelques distinctions propres à attacher plus d'honneur à l'agriculture & participer aux plaisirs innocens des cultivateurs. Que par exemple le dimanche qui précède chaque époque intéressante dans le cercle des occupations rurales, soit consacré à une fête qui s'y rapporte. Que le service Divin de ce jour-là soit ouvert par une prière & un cantique appropriés à la circonstance, suivi d'un discours sur quelque objet d'économie rurale relatif à l'époque présente & terminé par des réflexions morales. Quand la saison le permettra, toute la communauté marchera en procession dans les champs, & le Ministre ou quelque préposé à son défaut y lira une courte prière de bénédiction au peuple. Ce seroit l'occasion de donner publiquement aux garçons & aux filles, les éloges qu'ils auront mérités par leur diligence & leur industrie, & d'exciter de bonne heure, par l'exemple, l'émulation des cadets.

Je conseille non seulement de tolérer dans ces occasions les réjouissances du peuple & ses divertissemens innocens, mais encore de les favoriser. On les accoutumera ainsi à lier les idées du travail aux idées des plaisirs qui doivent le suivre, la joie semblable au soleil échauffe les cœurs & y fait germer les vertus sociales. Le contentement d'esprit nous rend aussi plus obligeans les uns envers les autres : un peuple

gai ordinairement a plus de bonté dans son caractère, plus de droiture dans les mœurs & plus de respect pour le Souverain (o), si avec ces encouragemens généraux & publics, les Seigneurs de terre, les grands & riches propriétaires vouloient s'appliquer à faire sous les yeux du peuple des essais & des expériences, & par toutes fortes de moyens engager leurs ressortissans a les imiter; si enfin nous avions plusieurs De Boutes, qui non contents de porter leurs propres fonds au plus haut produit, inviteroient le peuple par toutes fortes d'encouragemens à suivre leur exemple, qu'en imitant l'auteur de la pièce n°. I. qui nous paroît être un digne & zélé protecteur de l'œconomie, nous cherchions à dissiper par tous les moyens possibles, les erreurs & les préjugés du peuple, mais surtout en accompagnant les instructions de secours réels, alors nous pourrions nous flatter d'avoir jetté les fondemens d'une agriculture florissante chez nos descendans. (p)

(o) N°. 8.

(p) N°. 1. 2. "Monsieur de Boute Seigneur de Champ-
,, vent, pour mieux engager ses ressortissans à abandon-
,, ner l'usage des doubles gerbes si dangereuses par leur
,, poids excessif, & qui d'ailleurs occasionent une perte
,, considérable d'épis, il fit publier à la sortie de l'église
,, qu'à l'avenir il n'exigeroit que la douzieme au lieu
,, de l'onzieme gerbe pour la dixme des champs,

A la Chine, le país de la terre le plus célèbre par l'état florissant de sa culture & par sa grande population, l'Empereur met lui-même une fois dans chaque année la main à la charrue, & les Grands toujours assez portés à imiter leur Souverain sont obligés d'en faire de même.

Les Suédois excités peut-être par les obstacles même que le climat oppose à leur industrie, se sont appliqués avant tous les autres Européens à perfectionner la théorie de l'agriculture. Le païsan fait chez cette nation un état distingué, & il concourt par ses députés à l'administration des affaires publiques. De si grands encouragemens forcent la nature. L'honneur & la liberté font trouver des moyens de faire naître des fleurs & des fruits dans les déserts les plus ingrats. L'exemple des personnes de distinction, auroit toujours un effet certain sur les mœurs & sur l'industrie du peuple de la campagne, si elles daignoient consacrer à ce plaisir si pur, à ces devoirs si doux de la vie champêtre, une partie du tems & des fraix que la plupart des jeunes gens de cet ordre prodiguent & sacrifient à de vains, à de frivoles & pernicieux amusemens. Ainsi la législation contribue à la plus grande

„ où l'on auroit fait de petites gerbes. Il promet aussi
„ de ne lever que la quatorzième gerbe du champ
„ qui seroit le plus beau, & la troisième du second,
„ le tout sous la même condition de ne lier le bled
„ qu'en petites gerbes.

grande prospérité de toutes les classes des hommes, en ramenant les patriciens au goût pour la vie champêtre. Dans d'autres tems la position de la république exigeoit, que l'attention des principaux citoyens fût fixée préférentiellement sur les affaires d'Etat, elle avoit besoin pour son appui & de leurs bras & de leurs conseils. Depuis que les circonstances de l'Etat & avec elles, nos mœurs & nos préjugés ont changé, nous fondons toutes nos espérances de fortune sur l'Etat seul, & c'est cette prévention qui dégoûte tant de gens parmi nous de la vie champêtre. Quand enfin l'ennui nous force quelquefois de quitter nos murs, pour respirer un air plus libre, nous traînons notre luxe inutile, les embarras de notre oisiveté, & nos amusemens puérils à notre suite, en des lieux où le ridicule de cette manière de vivre devient plus frappant par le contraste.

Il seroit aussi à désirer que nos enfans fussent plus souvent élevés à la campagne. Sans alléguer des raisons physiques & morales, qui parlent en faveur de cette éducation, le goût qu'on leur inspireroit de bonne heure pour la vie champêtre, ne porteroit dans la suite préjudice à aucun d'eux, & seroit avantageux au plus grand nombre. Et l'agriculture trouveroit plus de protecteurs éclairés parmi les personnes dont les idées & les principes peuvent régler son destin. (r) Malheureusement

(r) N°. 8.

1766. II. P.

E

les choses sont tout autrement disposées, dans une grande partie du canton. L'agriculture y est peu estimée des habitans des villes & les païsans nourrissent une malheureuse ambition de s'élever à l'état des citoyens. Le nombre des emplois subalternes de judicature, où ils peuvent atteindre & le goût pour le service militaire, les pénètrent dès leur jeunesse d'une aveugle estime pour le misérable brillant de l'air bourgeois. Eh qu'est-elle cette importance affectée, en comparaison de la solide rusticité de nos païsans Allemands, de cette simplicité bien plus noble & plus indépendante, de cet air bien plus imposant, que donne le contentement, dans le sentiment de son propre bien-être, & dans la jouissance des fruits d'une industrie soutenue? Qu'est-elle cette imitation manquée d'une politesse de prétention, & d'un habillement plus analogue à celui des citoyens des villes, en comparaison de la commodité & de la propreté bien plus réelle, qui s'observe dans les meubles & dans l'habillement de nos colons dans divers districts de notre canton? Une gueuserie orgueilleuse.

Le pais de Vaud principalement où l'agriculture a besoin d'encouragement & de protection; c'est là qu'il est nécessaire de diriger l'éducation de la jeunesse de la campagne vers ce but, en l'arrachant au misérable penchant vers le changement de son état.

Gardons-nous bien de concevoir une idée assez défavorable de la disposition morale

de ces peuples pour désespérer de parvenir à le corriger de ce défaut. Si le peuple de la campagne y reçoit de meilleures instructions, s'il est convaincu par des essais & des expériences faites sous ses yeux, s'il est réveillé, excité, par des primes, s'il est enfin assuré que le Prince fait une attention particulière sur lui; ne doutons pas des heureux effets qui en résulteront pour le bonheur du peuple, & à la gloire du gouvernement. C'est en perfectionnant l'éducation que le Prince réussit le mieux à rendre un peuple plus sage, plus content de son état, & plus heureux (s).

(s) N°. 4. 6. 7.

Il est toujours utile de publier les exemples d'une magnificence bien entendue. Nous avons pensé que c'étoit ici le lieu de proposer ce qui nous a été rapporté de la piété généreuse d'une Dame François d'origine, qui s'est retirée dans une ville du pais de Vaud, pour y exercer en liberté, le culte de notre sainte Religion réformée. Dans une seule année elle a d'une main bienfaisante répandu une somme de passé dix mille livres tournois, pour les pauvres nécessiteux de la ville où elle séjourne, & du bailliage qui en dépend, sans parler des remèdes & des autres dons charitables qu'elle a faits; & ses aumônes n'ont point été jettées avec la négligence trop ordinaire dans nos bienfaits de ce genre. Les riches ne daignent pas assez s'informer par eux-mêmes des besoins du peuple, cette nonchalance & l'ignorance de ces besoins sont trop souvent le prétexte de notre négligence dans l'exercice de l'aumône. " Un acte de bienfai-

„ fance particulier de la personne dont nous venons
„ de parler mérite principalement d'être mentionné ;
„ c'est la fondation d'une rente annuelle & perpé-
„ tuelle de la somme de deux cens & vingt livres
„ tournois, dont chaque moitié est destinée à doter
„ dans chaque année deux pauvres filles, l'une na-
„ tive du pais & l'autre Françoise réfugiée. Soixante
„ livres leur sont payées à chacune le jour de leurs
„ noces, & cinquante autres livres après le tems de
„ neuf mois qui doit justifier la sagesse de leurs mœurs.

C'est assurément un des plus importants objets de police que la sage distribution des aumônes publiques, un ménagement prudent dans leur application peut en doubler l'effet ; tandis que l'abus & le défaut des choix, rend souvent ces prétendus secours nuisibles & même dangereux.